M.r LE DUC D'OSUNA

ET DE BENEVENTE

LES

ÉCHOS D'ESPAGNE

(LOS ECOS DE ESPAÑA)

LES

ÉCHOS D'ESPAGNE

(LOS ECOS DE ESPAÑA)

POÉSIES

PAR

LE COMTE RODOLPHE D'ORNANO
Chevalier de la Légion d'Honneur
Commandeur de l'Ordre royal de Charles III d'Espagne
Membre de plusieurs Sociétés savantes

DÉDIÉES

A S. M. LA REINE D'ESPAGNE

MADRID
D. CASIMIRO MONIER
LIBRERO DE CÁMARA DE SS. MM.

1852



DÉDICACE

A SA MAJESTÉ

LA REINE D'ESPAGNE

DÉDICACE

A SA MAJESTÉ

LA REINE D'ESPAGNE



O vous, qui descendez de notre grand Henri,
Souffrez, Reine, en ce jour que mon frère chéri *
Vous présente, en mon nom, respectueux hommage,
Les vers rapidement écrits sur cette page.

* M. le comte Alexandre de Colonna-Walewski, frère de l'auteur, aujourd'hui ambassadeur de France en Angleterre, venait d'être alors nommé en la même qualité près Sa Majesté la Reine d'Espagne.

Heureux, si, dans ces temps pleins d'agitations,
Vous daignez y trouver quelques distractions !

Un soir, j'étais assis sur les cimes glacées
Qui couronnent le front des hautes Pyrénées,
Lorsqu'un parfum charmant du sol Ibérien
Vint pénétrer mes sens, et m'inspira soudain
Ces Échos imparfaits, qu'à vos pieds accompagne
Le nom harmonieux de votre belle Espagne.
Reine, ces humbles vers vous porteront mes vœux
Pour que vos jours futurs soient des jours glorieux ;
Pour que Dieu vous bénisse, et que le ciel sourie
A celle qui rendit le calme à sa patrie !
Oh ! combien du Seigneur les grands enseignements
Doivent-ils nous frapper dans les événements !
Et combien devons-nous, dans une foi profonde,
Attendre le retour des choses de ce monde !

Naguère notre France, en un repos trompeur,
Croyait en ressentir sans cesse la faveur;
Et près d'elle existait une noble contrée
Par la guerre civile en tout lieu déchirée :
C'était l'Espagne! Eh bien! c'est la France à son tour
Qui s'agite...* et la paix rétablit son séjour
Dans les États soumis à votre doux empire,
Reine, qu'aime l'Espagne et que l'Europe admire!

* Ces vers étaient écrits avant le grand acte du 2 décembre 1851. Aujourd'hui la France entre dans une ère nouvelle, grâce au prince Louis-Napoléon, qui a si bien mérité de l'Europe et de la société tout entière.



ESPAÑA

ESPAÑA

Salut à toi, terre d'Espagne,
Navarre, Murcie, Aragon,
Castille, Oviédo, Cerdagne,
Jaën, Andalousie et Léon!

Péninsule chaude et fleurie,
Où se plaît le rose-laurier,
De quel parfum de poésie
Ne sais-tu pas nous enivrer?

Ta variété pittoresque
A le don de nous éblouir,
O fleur Castillane et Moresque,
Que nous voyons épanouir.

⟡

Ici c'est le couvent, reflet du moyen âge;
Le cloître aux longs clochers, aiguilles des Sierras:
Et la ville plus loin où le taureau sauvage,
Dans le cirque abattu, mugit avec fracas.

⟡

Ce sont les moissons d'or des plaines de Castille,
Que ton soleil mûrit sans de rudes travaux;
Ce sont les *posadas*, où le Xerès pétille;
Les vigoureux mulets, les superbes chevaux.

Ce sont les boleros, les fandangos rapides ;
Les vives cachuchas aux airs délicieux ;
Ce sont, dans les vergers, les fruits des Hespérides,
Les juteux oliviers, les figuiers savoureux.

Toujours original, ton aspect nous captive
Dans ce siècle sans type, où l'uniformité
De nos pères détruit la séve primitive,
Emportant tout cachet de nationalité !

Je ne sais quelle est l'ambroisie
Empreinte en ton air embaumé ;
Et, si je n'avais pour patrie
La France, au nom si renommé,

Je voudrais, terre enchanteresse,
Être né l'un de tes enfants;
Mais Français, c'est avec tendresse
Que je te consacre mes chants.

⟡

Salut, à toi, terre d'Espagne,
Navarre, Murcie, Aragon,
Castille, Oviédo, Cerdagne,
Jaën, Andalousie et Léon!



LES

DEUX SŒURS

LES

DEUX SOEURS

Oui, l'Espagne et la France ont toujours été sœurs !
Et, si Dieu les dota des froides Pyrénées,
Ce fut pour arrêter d'ambitieux vainqueurs,
Pour diviser leur sol, et non leurs destinées.

Le colosse d'Europe a la France pour bras,
L'Allemagne pour cœur et l'Espagne pour tête ;
Sa base enfin s'appuie aux Sarmates États :
Chaque peuple en ce monde a sa mission faite.

Pour écharpe l'Espagne a deux mers aux cent ports,
Et regarde l'Afrique, esclave obéissante,
Qui se roule à ses pieds, jusqu'à ceux de ses bords
Que soumit à ses lois la France triomphante !

—◇—

Les Français en partage ont reçu la gaîté,
Le courage bouillant et l'ardeur pétulante ;
Les Espagnols, doués de plus de gravité,
Sont sobres, patients, mais d'une humeur vaillante.

—◇—

Fortes par l'union, sœurs, donnez-vous la main !
Un commun intérêt vous rendra glorieuses.
Est-il deux nations, dans tout le genre humain,
Qui plus que ces deux sœurs méritent d'être heureuses?

SÉVILLE

SÉVILLE

PREMIÈRE MANDOLINE

O fille digne de ta mère,
Qu'un proverbe a mis en renom
Dans sa sagesse populaire!
O toi, si douce par ton nom,
Séville... blanc lis des Espagnes,
Belle et langoureuse cité,

Au sein de fertiles campagnes
Tu parais à l'œil enchanté !

Séville, tu n'es pas jalouse
De Grenade et son Alhambra ;
N'as-tu pas, ô mon Andalouse,
L'Alcazar et la Giralda ?
Séville, blanc lis des Espagnes,
Belle et langoureuse cité,
Au sein de fertiles campagnes
Tu parais à l'œil enchanté !

O perle de l'Andalousie,
Qu'aucun souffle ne peut ternir,
Tu baignes ta coquetterie
Dans l'azur du Guadalquivir.

Séville, blanc lis des Espagnes,
Belle et langoureuse cité,
Au sein de fertiles campagnes
Tu parais à l'œil enchanté !

Vrai Dieu ! sous tes fleurs on frissonne,
On soupire un amoureux chant ;
Vieux, on ne sait plus qu'on grisonne,
Et jeune, l'on vit doublement.
Séville, blanc lis des Espagnes,
Belle et langoureuse cité,
Au sein de fertiles campagnes
Tu parais à l'œil enchanté !

Bienheureux, celui, ma charmante,
Qui peut dans tes murs s'abriter,

Avec une fidèle amante,
Et sa guitare pour chanter!...
Séville, blanc lis des Espagnes,
Belle et langoureuse cité,
Au sein de fertiles campagnes
Tu parais à l'œil enchanté!



LA

CRÉOLE HAVANAISE

LA
CRÉOLE HAVANAISE

DEUXIÈME MANDOLINE

Un jeune et beau colon
De la ville immortelle
De Christophe Colomb,
En pensant à sa belle,
D'un pas précipité,
Seul et glissant dans l'ombre,

Par l'amour agité ,

Chantait dans la nuit sombre :

« Ange consolateur .

« O ma douce Georgine !

« Viens parler à mon cœur,

« De ta voix argentine ;

« Le trouble , où tu me voi ,

« Cesse par ton sourire ,

« Il calme le martyre

« Que je ressens pour toi.

« Pour charmer ton oreille

« Je voudrais être oiseau ,

« Et par un chant nouveau

« Venir, quand tout sommeille ,

« T'exciter au réveil

« Par un tendre ramage ,

« Puis, au premier soleil,
« Étaler mon plumage
« A tes beaux yeux surpris,
« Où demeure des ris
« La cohorte joyeuse.
« Enfin, si j'étais roi,
« Je donnerais pour toi
« Couronne radieuse,
« Sceptre au fer redouté,
« Suprême majesté,
« Ma créole jolie!
« Qui peux rendre à la vie,
« Ainsi qu'un bon génie,
« A chaque instant du jour,
« Comme un sylphe d'amour,
« Un homme qui t'adore,

« Et qui, depuis l'aurore,
« Jusqu'à l'heure où la nuit
« De la fleur éphémère
« Fait pencher vers la terre
« La tête trop légère,
« Qui déjà se flétrit,
« N'a rien qu'une pensée,
« Georgine : toujours toi,
« Jeune fille adorée,
« A qui j'offre ma foi! »



ROSINA

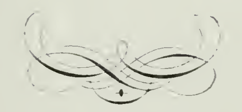
ROSINA

TROISIÈME MANDOLINE

Rosina si gentille,
Blanc et parfumé lis,
Toi qui, sous ta mantille,
Sais appeler les Ris,
Ta guitare Andalouse
Prends en tes blanches mains ;
Sur la verte pelouse
Chaque printemps reviens.

Le printemps est, ma belle,
La saison des plaisirs,
Et l'agile hirondelle
Ramène les désirs ;
Et la muse muette
Pendant les froids autans,
Quand naît la violette,
Retrouve ses accents.
Les seigneurs de Castille,
De te plaire jaloux,
Sont de ton œil qui brille,
Dit-on, amoureux fous.
De grâces, de jeunesse,
Suave et jeune fleur,
Ce n'est pas la richesse
Qui fera ton bonheur.

A ton Peblo fidèle
Rien n'a pu t'arracher,
Et sage autant que belle,
A lui ton cœur entier!



ISABELLE

ISABELLE

QUATRIÈME MANDOLINE

Le jeune comte d'Almavive,
Dont Madrid admire au Prado
La tournure élégante et vive,
Répétait à don Rinaldo :
« Je vous dis que mon Isabelle,
« Aux yeux mutins,
« De notre Espagne est la plus belle,
« Par tous les saints ! »

Don Rinaldo répondait : « Comte,
« Moi, votre malheureux rival,

« Par amitié pour vous je dompte
« Un amour à moi si fatal.
« Je sais trop que votre Isabelle,
« Aux yeux mutins,
« De notre Espagne est la plus belle,
« Par tous les saints! »

Ainsi parlant, tous deux la virent
Avec sa duègne en ce moment.
Alors les deux galants se dirent,
Mais sur un ton bien différent :
« Cette enchanteresse Isabelle,
« Aux yeux mutins,
« De notre Espagne est la plus belle,
« Par tous les saints! »

PEDRILLO

PEDRILLO

CINQUIÈME MANDOLINE

Le jeune et joyeux Pedrillo
Jetait ses chansons à la brise,
En fumant son cigarillo
Au galop de sa mule grise.

Il en avait pour tous les goûts;
Aussi faisait-il folle rage :
Grands et petits approchaient tous ,
Quand il passait dans un village.

Il chantait au vieil Hidalgo,
Pour le roi don Fernand, Castille !
Puis réservait un fandango
Pour la rieuse jeune fille.

Il faisait beau voir Pedrillo
Jeter ses chansons à la brise,
En fumant son cigarillo
Au galop de sa mule grise.

Apprenait au contrebandier
Une curieuse ballade ;
Et, tour de force du métier,
Il déridait jusqu'à l'alcade !
Composait des airs langoureux
Pour Messeigneurs de la Grandesse :

Non, personne n'entendait mieux
Le doux langage de tendresse.

Voilà quel était Pedrillo
Jetant ses chansons à la brise,
En fumant son cigarillo
Au galop de sa mule grise.

Savait les légendes des saints.
Qu'il gardait pour les monastères :
Sainte Ursule pour les nonnains,
Et saint François pour les bons Pères.
Et pourtant cet heureux garçon
Fut atteint par la jalousie ;
Dès qu'il connut ce noir soupçon,
Son existence fut flétrie.

Pour cette raison Pedrillo
Ne jetait plus rien à la brise,
En fumant son cigarillo
Au galop de sa mule grise.

Tantôt pleurait le triste amant,
Au nom seul d'Inès l'infidèle,
Et tantôt son œil flamboyant
Lançait une vive étincelle.
Enfin un soir il attendit
Un bel officier de la reine,
L'heureux rival ; puis l'étendit,
D'un coup de stylet, dans l'arène.

Depuis, le jeune Pedrillo
Jette encor ses chants à la brise,

En fumant son cigarillo
Au galop de sa mule grise.

Couvert d'un large sombrero,
Il semble narguer la justice :
Il vit en fier bandolero,
Sans crainte du dernier supplice.
Qu'est-ce, dit-il, que le danger
Pour un fils de la noble Espagne?
Et lorsqu'on a pu se venger,
Vienne le gibet ou le bagne !

Mais las! le pauvre Pedrillo
Jette des soupirs à la brise !
Comme un vieillard de Murillo,
Sa longue chevelure est grise!

PEPITA

PEPITA

SIXIÈME MANDOLINE

Pepita, mon étoile,
Idole de mon cœur,
Ton œil noir me dévoile
Le secret du bonheur!

Avant de te connaître
Je méprisais l'amour,
Et ne voulais pour maître
Qu'un caprice d'un jour.

Voyez, disaient les belles,
Ce fier *toreador ;*
Il se rit des cruelles,
Peblo le matador.

Pepita, mon étoile,
Idole de mon cœur,
Ton œil noir me dévoile
Le secret du bonheur!

A présent mon sort change :
J'obéis à tes lois;
Je tressaille, ô mon ange,
Lorsque j'entends ta voix.
Le vent sur la colline,
Le ruisseau du vallon,

La douce mandoline,
Tout murmure ton nom!

Pepita, mon étoile,
Idole de mon cœur,
Ton œil noir me dévoile
Le secret du bonheur!

Jamais plus svelte fille,
Aux membres arrondis,
Ne porta la mantille
De Burgos à Cadix.
Protége-moi près d'elle,
Saint patron révéré,
Jacques de Compostelle,
De l'Espagne adoré!

Pepita, mon étoile,
Idole de mon cœur,
Ton œil noir me dévoile
Le secret du bonheur !



ELVIRE

ELVIRE

SEPTIÈME MANDOLINE

De ton départ déjà l'heure s'avance,
Et chaque instant emporte mes regrets;
Bientôt, hélas! privé de ta présence,
Je ne pourrai contempler tes attraits.
Mais pour charmer la trop cruelle absence,
Ma belle Elvire, ah! gardons tous les deux
Le souvenir et la douce espérance,
Ces deux bienfaits qui nous viennent des cieux.

Quand les accents de cette voix que j'aime
Ne viendront plus faire vibrer mon cœur,

Aux bords du Tage, avec ma peine extrême,
Je resterai, seul, bien seul, ô douleur!...
Puis, pour sécher les pleurs de la souffrance,
Je garderai, dans mes derniers adieux,
Le souvenir et la douce espérance,
Ces deux bienfaits qui me viennent des cieux.

—◇—

Par la pensée entre nous si féconde,
Restons toujours séparés, mais unis;
Ah! dans mon cœur la trace est trop profonde
Pour oublier celle que je chéris.
Va, mon amour, va, crois à ma constance;
Il est si doux d'être égoïste à deux,
En conservant souvenir, espérance,
Ces deux bienfaits qui nous viennent des cieux.

L'ESPAGNOL EXILÉ

L'ESPAGNOL EXILÉ

HUITIÈME MANDOLINE

Refrain chéri de la patrie
De l'exilé fait le bonheur ;
Espagne, où j'ai reçu la vie,
Ce chant te rappelle à mon cœur.
C'est le souvenir d'une mère,
D'une sœur et d'amis absents :
Au loin, sur la terre étrangère,
Je redirai ses doux accents.

Autrefois j'aimais à l'entendre
De la voix de ma Paquita ;
Dans sa bouche il était si tendre,
Que dans mon âme il se grava !
Il sait consoler ma misère
Et calmer mes regrets cuisants :
Toujours, sur la terre étrangère,
Je redirai ses doux accents.

L'espérance, c'est la richesse
Qui reste seule au malheureux ;
C'est la force de la faiblesse,
La clarté d'un jour orageux.
Merci, refrain qui dis : « Espère ! »
Si l'exil pour moi n'a qu'un temps,

En quittant la terre étrangère,
Je redirai tes doux accents.

⟡

O mes orangers de Grenade,
Me serez-vous un jour rendus?
Mes compagnons de sérénade,
Pour toujours êtes-vous perdus?
Cette pensée est trop amère!...
Bolero de mes jeunes ans,
Dis-moi que la terre étrangère
N'aura pas mes derniers accents!



A LA MÉMOIRE

DU FEU DUC D'OSUNA

A LA MÉMOIRE

DU FEU DUC D'OSUNA

Il s'est endormi dans l'hermine
De son triple manteau ducal,
Et la chapelle s'illumine
Non loin du caveau sépulcral !

Tous ses amis, par ma voix, jettent
Sur son cadavre inanimé
Leurs ardents regrets, et s'apprêtent
A garder son nom estimé.

Plus qu'Osuna, quel était digne
De se frayer au premier rang
Une position insigne?
Lui, noble de cœur et de sang!

⟡

Hommes, hélas! à quoi nous servent,
Dans notre passage d'un jour,
Les voluptés qui nous énervent,
Les grandeurs qui font notre amour?

⟡

La cruelle mort, qui se raille
De nos débiles jugements,
Ne regarde pas à la taille
Et n'a pas d'avertissements.

Alors que le front se déride,
Qu'on semble content de son sort,
Que jeune et riche on est avide
De jouir... alors vient *la mort !*

⟡

Ce qui cause notre épouvante
Dans un trépas prématuré,
Peut-être est la preuve évidente
Que le ciel nous est préparé ;

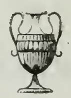
⟡

Et que le Seigneur nous accorde
La paix sans trouble et sans souci ;
Qu'on trouve en sa miséricorde
Grâce ; que nous fait sa merci !

Dieu, dans sa droite trois fois sainte,
Tient nos cœurs et notre destin;
Heureux celui qui part sans crainte
Dès le soir ou dès le matin!

⟡

Il s'est endormi dans l'hermine
De son triple manteau ducal,
Et la chapelle s'illumine
Non loin du caveau sépulcral!



COMBAT DE ROLAND

ET

DU ROI DE GRENADE

COMBAT DE ROLAND
ET
DU ROI DE GRENADE

PREMIÈRE LÉGENDE

Osman, roi de Grenade, était un chevalier
Redoutable aux chrétiens, à l'Alcoran fidèle,
Aussi rude ennemi que prompt à s'attacher,
Idole de son peuple, et des rois le modèle.

Roland, digne neveu d'un puissant empereur,
Renommé chez les Francs pour sa rare bravoure,
Parmi les chevaliers dont il était vainqueur,
Comptait le grand Arcas et le bey de Mysoure.

Ainsi que Soliman, Karl avait résolu
De choisir un guerrier d'une haute importance;
Désigné par son choix, Roland était l'élu
Qui tenait dans ses mains le destin de la France.

Ce jour s'était levé dans lequel deux héros
Devaient montrer au monde un combat si terrible;
Chacun, abandonnant la couche du repos,
Pria le Tout-Puissant de le rendre invincible.

Pourtant dans la barrière est donné le signal :
Le formidable Osman, tel qu'un torrent qui gronde,
S'élance avec fureur sur son vaillant rival,
Et le champ clos s'empreint d'un sang noir qui l'inonde.

D'abord le paladin, ébranlé par le choc,
Avec le fier Bayard va mordre la poussière ;
Mais prompt il se relève, et de taille et d'estoc
Il brise aux mains d'Osman son massif cimeterre.

Alors tous deux, à pied, le poignard à la main,
Se saisissent au corps et se font cent blessures,
Reculent tour à tour, se joignent à dessein,
Et font voler au ciel l'acier de leurs armures.

Enfin Roland, vainqueur, entraîne le sultan :
Ils tombent, tous les deux, se roulent sur le sable ;
Le chrétien plonge un fer dans la gorge d'Osman…
Et ce n'est qu'un de plus pour Roland l'indomptable !



RONCEVAUX

RONCEVAUX

DEUXIÈME LÉGENDE

Allez, dit Charlemagne, allez, mon beau neveu,
Que tout vous cède.
Roland répond : De vaincre je fais vœu,
Et que Dieu m'aide !

Allez, dit Charlemagne, et guidez mes drapeaux
D'arrière-garde.
Roland répond : Je pars pour Roncevaux,
Où Dieu me garde !

Allez, dit Charlemagne, allez, et j'attendrai
Que le cor sonne.
Roland répond : La lance au poing, j'irai,
Par la Madone !

Roland partit... mais la mort le guettait
Dans la montagne.
Son Olifant lugubre répondait
A Charlemagne !

Quand l'Empereur retourna sur ses pas
Avec l'armée,
Du preux Roland il vit l'affreux trépas
Dans la vallée.

Auprès de lui, de ce bon chevalier,
La troupe entière,
Tous étaient morts... Turpin comme Olivier,
Dans la poussière !...

⟡

Et l'Empereur grand désespoir montra,
Puis grande rage.
Des Sarrasins sitôt il ordonna
Sanglant carnage.

⟡

Et dès qu'il eut satisfait pleinement
A sa vengeance,
A Roncevaux il bâtit un couvent
En doléance !

LE ROI PÉLAGE

LE ROI PÉLAGE

TROISIÈME LÉGENDE

Voyageurs, et vous pèlerins,
Écoutez bien la noble histoire
D'un roi, la fleur des vieux chrétiens,
Dont l'Espagne a gardé la gloire.

Il revit dans maintes chansons
Au pays qu'arrose le Tage ;
Les villes, les bourgs, les cantons
Connaissent tous LE ROI PÉLAGE !

Le traître comte Julien,
De sa vengeance trop prodigue,
Versa le sang Ibérien
Avec celui du roi Rodrigue.

◇

A Xérès de la Frontera,
Ce champ de deuil pour la patrie,
Le ravisseur de Florinda
Perdit la couronne et la vie.

◇

Là, pendant neuf jours de douleurs,
Une valeureuse noblesse,
Comtes, barons, pages, seigneurs,
Rivalisèrent de hardiesse.

Don Pélage et quelques guerriers,
Seuls de cette chevalerie,
Purent fuir les traits meurtriers
De cette affreuse boucherie.

Pendant trois ans, hélas! bien longs,
On vit ces hommes intrépides,
Dignes des plus glorieux noms,
Errer par les Sierras arides.

Puis reparurent ces vaillants!
Rompant cette fois toute trêve.
Pélage, aimé des Castillans,
Sut les rallier à son glaive.

Et quand le Sarrasin vaincu
S'enfuit de l'espagnol rivage,
Le plus brave, roi fut élu:
La couronne échut à Pélage.



L'ÉPÉE DU CID

L'ÉPÉE DU CID

Quel cœur est resté froid en lisant l'épopée
Du héros castillan, du *Cid Campeador,*
Dont l'écusson royal devrait montrer l'épée,
Auprès des deux Lions et de la Toison d'or?

Si j'étais Espagnol, j'aurais l'orgueil dans l'âme,
En pensant à ce glaive au fer libérateur;
Celui qui le portait pour son roi, pour sa dame,
A couvert son pays d'un immortel honneur.

Si j'étais Espagnol, vaillante *Tizonade* *,
Je n'aurais pas assez de mots pour te bénir,
Et voudrais du grand Cid redire la ballade
Chaque soir, en prière, avant de m'endormir.

<>

Si j'étais Espagnol, et si, dans mes richesses,
Du Mexique j'avais tout l'or et tout l'argent,
J'engagerais châteaux, trésors, titres, grandesses,
Pour faire à Tizonade un *fourreau de diamant!*

* Nom de l'épée du Cid.



CHARLES-QUINT

ET

FRANÇOIS Ier

CHARLES-QUINT

ET

FRANÇOIS Ier

SCÈNE HISTORIQUE.

FRANÇOIS Ier.

Vous m'avez honoré quand vous fîtes appel,
Sire, à ma loyauté.

CHARLES V.

Vous m'avez paru tel
Que la voix de l'Europe à bon droit vous proclame,
Franc comme votre nom, noble de cœur et d'âme,
Pareil aux anciens preux, roi chevalier enfin;

Je presse avec bonheur votre vaillante main,
En vous disant merci de me donner passage.

FRANÇOIS Ier.

A ceux qui prétendaient qu'il n'était pas très-sage
De le livrer sans peur à Votre Majesté,
Dont le pouvoir immense est partout redouté;
A ceux qui répétaient : « La tête impériale
« Est un trop bel otage, est-il rien qui l'égale?
« Retenez Charles-Quint en France prisonnier; »
J'ai toujours répondu : « Je suis François premier,
« Et non pas Henri huit ou bien Louis onzième;
« Au côté j'ai l'épée, au front le diadème;
« L'une protége l'autre, et cela me suffit. »
Forfaire à mon honneur, fût-ce à mon grand profit,
Serait sortir des lois de la chevalerie,
Chères à mon pays comme à votre patrie.

Si Du Guesclin, Bayard, font la gloire des Francs,
Le fameux Cid est né parmi les Castillans.

CHARLES V.

Ah! je vous reconnais à ce noble langage!
Sire, vous l'avez dit, l'honneur et le courage
Règnent chez l'Espagnol, comme chez le Français:
Ces vertus vont de pair sans se quitter jamais.

FRANÇOIS Ier.

Je le pense, et la preuve est que vous voilà, Sire!

CHARLES V.

Ennemi généreux, il faut qu'on vous admire
Au milieu de la paix, au milieu des combats.
Ainsi vous me laissez traverser vos États,
Et peut-être bientôt la sombre politique,
Nous divisant tous deux d'un souffle tyrannique,
Nous mettra forcément les armes à la main.

FRANÇOIS Ier.

Parlons d'aujourd'hui, Sire, à Dieu laissons demain;
Lui seul tient l'avenir dans sa droite si haute.
En Votre Majesté je ne vois que mon hôte:
Venu dans mon palais, vous êtes mon ami:
A Madrid est resté le monarque ennemi.
N'écoutons en ce jour que les chants de la fête
Qui, pour vous accueillir, par mes ordres s'apprête.
Je vous présenterai mes braves chevaliers,
Mes artistes chéris, mes sages conseillers,
Toute ma cour, enfin, s'unissant à son maître;
Et vous n'y verrez pas un visage de traître.
Par la merci de Dieu, je suis maître chez moi,
Et les plus timorés, mis en joyeux émoi,
Par un espoir trompeur qu'ici je vous retienne,
N'ont plus de volonté maintenant que la mienne.

CHARLES V.

Puisqu'on vous obéit, vous êtes un grand roi!
A mes sujets aussi je fais suivre ma loi;
Mes États, où jamais le soleil ne se couche,
Comme un petit duché l'entendent de ma bouche.

FRANÇOIS I[er] (souriant).

Et l'aigle impériale, en se faisant milan,
Y joindrait volontiers mon duché de Milan...
Passez ce jeu de mots à ma gaîté française,
Triboulet m'en donna l'habitude mauvaise.

CHARLES V (souriant à son tour).

En France nous savons qu'on rencontre l'esprit
Et bon visage d'hôte.

FRANÇOIS I[er] (vivement).

Ah! Sire, c'est bien dit.
Nous nous servons ici de nos armes courtoises,

Et nous chassons bien loin les rancunes sournoises.
Ainsi, tels que les preux autrefois échangeant
Glaives et boucliers dans un accord touchant,
Imitant les vieux us de la chevalerie,
Comme un gage amical de la foi qui nous lie,
Échangeons nos colliers; voici mon Saint-Michel.

(François Ier passe au cou de Charles-Quint son ordre de Saint-Michel.)

CHARLES V.

(Il passe, à son tour, son ordre de la Toison d'Or au cou de François premier.)

De Philippe le Bon, Sire, voici l'agnel!



WINDSOR ET L'ESCURIAL

WINDSOR ET L'ESCURIAL

En dehors des palais d'Italie et de France,
Il en est deux surtout, à la noble ordonnance,
Qui, sous des cieux divers étalant leurs beautés,
Par les amis des arts sont justement cités.
L'un se nomme Windsor, en la Grande-Bretagne ;
L'autre l'Escurial, en la fertile Espagne.
Le premier des Tudor garde le type empreint ;
Le deuxième celui du fils de Charles-Quint.

Windsor ! séjour fameux des rois de l'Angleterre,
A cent autres palais, Windsor, je te préfère !
Le respect me saisit en voyant tes créneaux,
Tes donjons, tes remparts, tes gothiques arceaux,
Tes parcs et tes forêts où mille daims bondissent,
Et tes chênes altiers que tes lacs réfléchissent !
J'admire de Vandick les chefs-d'œuvre nombreux,
Que tes salons dorés conservent à nos yeux.
Mais il est, je l'ai dit, un fier géant de pierre,
Qui d'un soleil ardent reflète la lumière ;
C'est de Windsor l'antique un plus nouveau rival,
Le splendide, le grand, le vaste Escurial !
Il était seul assez immense et grandiose,
Pour que le roi fameux qui dans ces lieux repose,
Philippe, y vînt dormir en son funèbre lit,
Cercueil qu'il se tailla de marbre et de granit !

Tels les vieux Pharaons, Thinites ou Lagides,
Pour leur sépulcre altier avaient *les Pyramides* !
Royal Escurial ! monument fastueux !
Que Philippe éleva ! cloître majestueux !
Tes jardins ombrageux, tes riches galeries,
Et ta bibliothèque aux mille œuvres choisies,
Méritent le salut du poëte étranger,
Heureux près de Windsor de pouvoir te ranger !



A LA PRINCESSE ROYALE

A LA PRINCESSE ROYALE

Espoir des vieilles dynasties,
Vous qui venez de voir le jour,
Comme un prince des Asturies
Vous saurez inspirer l'amour
Aux peuples de l'antique Espagne,
De Barcelone à Gibraltar,
Dans la plaine et dans la montagne,
De la chaumière à l'Alcazar.

— Puissent, du haut du saint empire,
Les Anges et les Séraphins
Vous protéger et vous sourire,
En étendant vers vous leurs mains !
Faites, par vos grâces aimables,
Que vos ascendants fortunés
Rendent en bienfaits innombrables
Le bonheur que vous leur donnez !



NAPLES ET PARME

NAPLES ET PARME

Ma lyre, il faut encor poursuivre,
Et consacrer un de tes chants,
Une des pages de ce livre
A d'autres augustes Infants!
Il est de la tige espagnole,
Tige féconde en royautés,

Deux forts rameaux qu'une auréole
Accompagne de ses clartés.
Sur le rivage d'Italie
Ils fleurissent dans leur éclat ;
Le royaume au duché se lie
Par lois de famille et d'État.
Voluptueuse Parthénope
Au pied du Vésuve fumant,
Tu me rappelles l'antilope
Non loin du tigre se jouant.
Et toi, Parme, est-il rien qui plaise
Plus que les sites enchanteurs,
Où sont les palais des Farnèse
Et tes villas aux mille fleurs ?
Le roi du saint pontife Pie
Protégea les affreux revers,

Alors que dans Rome envahie
S'agitaient des hommes pervers.
Le duc Infant Louis de Parme
De rien n'a lieu d'être jaloux,
Passant des jours dorés, que charme
Des arts l'assemblage si doux.
Le roi sur les riches Siciles
Étend un sceptre respecté;
Le duc sur des plaines fertiles
Voit régner son autorité.
Roi Ferdinand, daignez entendre
Avec faveur mon chant lointain;
Tel qu'alcyon, il va s'étendre
Sur le bleu flot napolitain.
Porté par la brise légère,
Au duc Louis il parviendra,

Et peut-être son noble père
Du poëte se souviendra (1).

(1) L'auteur fait ici allusion à une époque heureuse de sa vie qui s'écoula à Florence. Il y était honoré des bontés du Grand-Duc de Toscane et de l'Infant de Lucques, père du duc de Parme. Il n'oubliera jamais non plus la bienveillance avec laquelle il fut accueilli par Leurs Majestés Louis Napoléon, ancien roi de Hollande, père du Prince Président, et Jérôme Napoléon, ancien roi de Westphalie.



L'AMOUR ET L'ARGENT

PROVERBE ESPAGNOL EN UN ACTE

PERSONNAGES :

GEORGE, Comte DE TORVAL. (Caractère ouvert et généreux.)

DON JODET. (Espèce de bourru, homme d'affaires, très-avare.)

Le Colonel QUIRA, ancien militaire. (Caractère brusque.)

ROBERT, Comte de SAN-MARCEL. (Jeune fat.)

LUCIE, fille du Colonel Quira. (Ingénue.)

HUBERT, domestique de Torval. (Vieux serviteur fidèle et dévoué.)

La scène est à Madrid, dans le salon de Torval.

❀

L'AMOUR ET L'ARGENT

SCÈNE Ire.

TORVAL, DON JODET.

DON JODET.

C'en est donc fait, Torval, vous épousez Lucie ?

TORVAL.

Oui, mon cher don Jodet, je l'aime pour la vie.
Je pense en être aimé...

DON JODET.

Ma foi, vous êtes fou !
Vous savez cependant qu'elle n'a pas le sou ;

Son père, vieux soldat, n'eut jamais que des dettes.
Elle est jeune et jolie, il lui faut des toilettes,
Des spectacles, des bals, concerts, *et cætera ;*
Et votre patrimoine entier y passera.

TORVAL.

Que voulez-vous ? tant mieux si je la rends heureuse;
Mais bridez une fois votre langue grondeuse :
Vous aimez trop l'argent ; moi, je m'en trouve assez;
J'aime à le dépenser, et vous, vous l'entassez ;
Chacun vit à sa guise, ainsi marche le monde,
Vous ne referez pas notre machine ronde,
Ni vous, ni vos pareils, et j'en rends grâce à Dieu.
Déjà dans notre siècle on ne voit que trop peu
De citoyens contents de leur part de richesse ;
Gens qui ne cherchent point à l'accroître sans cesse,
Je suis de ces derniers : un sordide intérêt

Ne m'a donc point guidé dans le choix que j'ai fait.

DON JODET (**haussant les épaules**).

Pauvre ami ! courez donc où le démon vous pousse.
Pour moi, j'aimerais mieux épouser une rousse
Apportant une dot en écus trébuchants,
Qu'une femme fort belle avec de longues dents.
Rien à mettre dessous, pied mignon, taille mince,
Élevée à Madrid comme fille de prince,
Se parant à l'envi de vains colifichets,
Pour mieux se dessiner aux yeux des freluquets.
Tel est pourtant le ton de votre prétendue.
Enfin, si votre ardeur ne peut en être émue,
En dernier argument j'ajouterai : Songez
Que vous avez vingt ans plus qu'elle bien comptés.

TORVAL.

Modérez vos transports, je sais fort bien mon âge.

DON JODET.

Malgré lui cependant vous n'êtes pas plus sage.

TORVAL (souriant).

Tout en rendant justice à vos intentions,
Je ne saurais souscrire à vos préventions :
Lucie a la gaîté qui sied aux jeunes filles ;
Je n'y vois point de mal, et je hais ces familles
Où, dans un faux esprit de tout exagérer,
On transforme en Agnès la fille à marier.
Une sévérité souvent mal appliquée
A pour fruit de corrompre aussitôt la pensée.
Le père de Lucie éleva son enfant
Avec la loyauté de son cœur excellent.
Elle apprit par ses soins, dès la plus tendre enfance,
A n'accorder qu'à lui sa juste confiance,
A n'avoir point pour lui le plus léger secret ;

Et de cette conduite il n'est pas au regret.
Il ne lui sembla pas à lui, vieux militaire,
Que la rigueur était pour elle salutaire,
Et ne redoutant pas l'abus de sa bonté,
De Lucie il comprit la sensibilité :
Le succès aujourd'hui couronne son ouvrage,
Et sa fille chérie, acceptant mon hommage,
D'une raison précoce offre une preuve ici,
Que, j'espère, admettra mon plus ancien ami.

DON JODET.

Chansons que tout cela ! voyez la belle preuve !
On vous sait opulent, il n'est fille ni veuve
Qui ne vous épousât malgré vos quarante ans,
Soit dit sans mépriser vos nombreux agréments.

TORVAL (souriant).

Grand merci ! je me tiens à celle qui me touche ;

Mais je veux qu'avec moi votre amitié farouche
Rende bientôt justice au mérite réel :
Vous connaissez , je crois , Robert de San-Marcel ,
Un mien parent , lion à la mode et fort riche ?

DON JODET.

Oui , oui , qui joue au whist à dix louis la fiche ;
Un jour je lui prêtai deux cent mille réaux ,
Mais bien hypothéqués sur ses bois domaniaux.

TORVAL (d'un ton railleur).

Toujours de la prudence !
Eh bien ! ce San-Marcel , cette fleur d'élégance ,
De Lucie elle-même était fort amoureux ,
Ayant tout ce qu'il faut pour séduire les yeux
D'une jeune personne, à l'esprit plus futile ,
Et de lui résister il était difficile.
Entre nous, n'est-ce pas? vous conviendrez, mon cher,

Qu'il est des mieux tournés, et qu'il a plus grand air
Que votre ami Torval. — Et pourtant sa demande
Faite au père, d'abord, de ce ton qui commande
Reconnaissant accueil et prompt consentement,
N'éprouva qu'un refus de la part de l'enfant.
Tel est le tact exquis de celle que j'épouse :
Et vous-même, animé d'une humeur moins jalouse,
Vous lui présenterez un visage adouci.
Aussi bien... je l'entends, demeurez, la voici.

(Hubert ouvre la porte à deux battants, et sort quand les nouveaux venus sont introduits.)

SCÈNE II.

Les Précédents, Le Colonel QUIRA, LUCIE.

TORVAL (allant à leur rencontre).

Que de remercîments pour tant d'exactitude !

LE COLONEL (lui serrant la main).

C'est pour moi, mon cher gendre, une vieille habitude;
Hier je vous avais dit que je vous viendrais voir,
Et, comme le contrat sera signé ce soir,
Il me semble déjà que je suis en famille,
Et que je ne puis plus disposer de ma fille.
Qu'en dis-tu, mon enfant?

LUCIE (en souriant).

Mon bon père, l'époux
De votre choix, pour moi, ne passe qu'après vous.
N'est-ce pas naturel?

TORVAL.

L'adorable Lucie
N'a pas un sentiment que je ne ratifie.

LE COLONEL.

Ce que vous dites là vous honore tous deux.

(A Torval.)

Allez , c'est un trésor, et vous serez heureux.

DON JODET (à part).

Le vieillard fait fort bien valoir sa marchandise.

LE COLONEL (apercevant don Jodet).

Ah ! seigneur don Jodet !

(Don Jodet salue.)

(A Torval.) Nous sortons de l'église.

(En riant.) Je fais tout ce que veut ce cher petit lutin;

Nous venons du lieu saint entendre , ce matin ,

Ce grand prédicateur nouvellement en vogue.

TORVAL (bas à don Jodet).

Soyez donc plus aimable et quittez cet air rogue.

LUCIE.

Je crois qu'on ne peut pas être plus éloquent ,

Et vous admireriez avec moi son talent.

TORVAL.

Don Jodet m'en faisait l'éloge tout à l'heure.

DON JODET (d'un air contraint).

(à part.)

Oui, vraiment, en effet. Pour le coup, que je meure !...

LUCIE.

Il a plu, j'en suis sûre, au seigneur don Jodet.

Il a tant d'onction, d'abondance et de jet.

DON JODET.

C'est ce que je disais, et Torval, je vous jure...

LUCIE (venant aimablement à son secours).

Doit se le figurer d'après votre peinture.

C'est bien à vous, senor, de suivre les sermons.

Vous et moi, vous verrez, nous le convertirons.

LE COLONEL (à don Jodet).

Ah ! vous allez, senor, être au mieux avec elle.

LUCIE.

Nous serons bons amis.

DON JODET (s'inclinant).

Flatté, Mademoiselle!

Nous n'aurons pas affaire au pécheur endurci.

TORVAL (à Lucie).

Je sais que vous pouvez prêcher au converti ;

On cède sans mérite aux paroles d'un ange.

LUCIE.

Fi ! le flatteur !

DON JODET (à Lucie).

En lui vous aurez, s'il ne change,

De Castille et Navarre un des galants maris,

Chose rare, aujourd'hui, dans les divers pays.

(Tirant sa montre.)

Mais vous m'excuserez, c'est l'heure de la Bourse.

Il me faut avant elle encor faire une course.

TORVAL (souriant).

N'allez pas oublier, monsieur l'homme d'argent,
Dans les fonds espagnols et dans le trois pour cent,
Que vous devez venir signer dans la soirée
Mon contrat, même si la rente était baissée.

DON JODET (saluant et sortant).

Je ne l'oublîrai pas. — A ce soir, cher Torval.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MOINS DON JODET.

LE COLONEL.

Votre ami don Jodet me semble original.

TORVAL.

Il a de prime abord les façons singulières,
Il est par trop imbu de l'esprit des affaires,

Il n'en est pas peut-être assez souvent distrait ;
Mais enfin tel qu'il est , sa franchise me plaît
C'est une qualité qui vaut bien qu'on l'estime ,
Et qu'on doit rechercher dans un commerce intime.

LE COLONEL.

En cela comme en tout je vous approuve fort ,
Et n'ai point prétendu que vous ayez eu tort
(Gaiment.)
D'en faire votre ami. Parlons d'une autre chose ,
Nous voulons vous gronder.

LUCIE (sur le même ton).

Oui, senor, et pour cause.
Ce riche cachemire et ces brillants bijoux...
Vraiment , vous me gâtez.

TORVAL.

Sont-ils dignes de vous ?
La corbeille est très-simple.

LE COLONEL.

Allons donc ! admirable !

TORVAL (s'adressant à Lucie).

Mon rôle n'est-il pas de vous être agréable?
C'est de mes cheveux gris la seule ambition.

LUCIE.

Cheveux gris, dites-vous, quelle prétention !
De vous vieillir ainsi vous avez la manie,
Et je l'appellerais de la coquetterie;
Je vous ferai la guerre, et prenez garde à vous.

LE COLONEL.

Commence donc avant qu'il ne soit ton époux.
Qu'il te donne le bras jusque chez le notaire,
Où nous devons aller.

LUCIE.

Et de grand cœur, mon père.

TORVAL.

A vos ordres, partons ; nous suivons, colonel.

(Hubert paraît au moment où Torval offre le bras à Lucie.)

Que nous demande Hubert ?

HUBERT.

Monsieur de San-Marcel

Désire voir Monsieur.

LUCIE (à part).

Quel nom viens-je d'entendre !

TORVAL (à Hubert).

Je sors pour un moment, priez-le de m'attendre.

(Ils sortent d'un côté, San-Marcel entre de l'autre.)

SCÈNE IV.

(Hubert introduisant San-Marcel.)

HUBERT.

Monsieur va revenir ici dans un instant.
(Il sort.)

SAN-MARCEL (seul).

C'est bon, c'est bon, je reste. — Ah ! mon très-cher
[parent,
Vous vous imaginez, en m'enlevant Lucie,
N'avoir rien à régler avec ma jalousie !
Parbleu ! si c'est par vous que je suis éconduit,
Vous m'en rendrez raison sur-le-champ et sans bruit.
N'est-ce pas en effet inouï, ma parole !
Que sous je ne sais plus quel prétexte frivole,
Un homme comme moi, qui peut, sans vanité,
S'avouer hautement quelque amabilité,
Se voie préférer, et sans aucune peine,
Un rival dépassant déjà la quarantaine ?

Oh ! bien décidément on aura fait de moi
Un joueur libertin, sans cœur, âme, ni foi.
Alors, grâce à Torval, cette pauvre petite
Aura cru fermement ce beau conte au plus vite ;
Elle m'aura tenu pour le roi des vauriens.
On n'est jamais ainsi trahi que par les siens !
Mais je me vengerai d'une injure profonde ;
Et Torval, après tout, est trop homme du monde
Pour ne comprendre pas qu'en cette occasion
Il me faut une excuse ou réparation.
C'est dans ce but que j'ai prévenu tout à l'heure,
Par un exprès auquel j'indiquai sa demeure,
Cet ourson qui répond au nom de don Jodet ;
Et son inséparable a déjà mon billet ;
Il ne doit pas tarder.

(Entre don Jodet.)

Eh ! parbleu ! c'est lui-même.

SCÈNE V

DON JODET (tout essoufflé).

Qu'est-il donc arrivé, qu'en diligence extrême
Un de vos gens chez moi n'ayant pu me trouver,
À la Bourse, où j'étais, m'est venu relancer?

SAN-MARCEL (d'un ton goguenard).

L'histoire assurément n'est pas longue à vous dire,
Et je vais en deux mots, senor, vous en instruire :
Au comte de Torval je propose un cartel.

DON JODET (surpris).

Qui, vous?

SAN-MARCEL (l'imitant).

Oui, moi, Robert, comte de San-Marcel.

DON JODET.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

SAN-MARCEL (appuyant sur les mots).

Parce qu'il m'est notoire

Qu'avec insigne astuce et trahison très-noire,

Dans l'esprit de Lucie il m'a mis au plus mal.

DON JODET.

Voilà pourquoi, senor, vous provoquez Torval?

C'est le commencement. – Oh! maudit mariage!

S'il m'avait écouté! —Tenez, senor, j'enrage.

J'ai fait ce que j'ai pu pour l'en dissuader,

Sans jamais parvenir à le persuader.

Qu'il s'en prenne à lui seul. — Par ma foi, qu'il s'en [tire.

SAN-MARCEL.

Comme il faut éviter que le fait ne transpire,

J'en parlai seulement à l'un de mes amis

Qui, de me seconder en secret, m'a promis.

Vous êtes de Torval le témoin nécessaire,

Et nous terminerons le tout avec mystère.
Je n'y vois pour ma part aucun empêchement.

DON JODET (avec ironie).

L'aventure est galante, et cet arrangement
Devra lui plaire, ou bien il sera difficile. —
Tant pis, il se battra ; c'est bien fait, l'imbécile !
Que ne s'en tenait-il à rester vieux garçon,
Il s'en applaudirait, et de toute façon !
Au lieu que maintenant il va tirer l'épée,
Ou se faire casser sa tête détraquée.

SAN-MARCEL.

Pour vous, vous raisonnez en homme de bon sens,
Et vous exprimez là tout ce que je ressens ;
Je gémis pour Torval qu'il pense le contraire ;
Mais rien n'empêchera cette fâcheuse affaire.
(Hubert ouvre la porte et dit :)
J'entends sur l'escalier Monsieur qui rentre.
(Il sort aussitôt.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, TORVAL.

TORVAL (entrant).

Eh quoi !
Vous êtes tous les deux à m'attendre chez moi !
J'y croyais San-Marcel seul et sans compagnie,
Sachant que don Jodet n'a jamais en sa vie
Manqué la Bourse encor, l'homme exact, ponctuel...

DON JODET (à San-Marcel).

C'est à vous de parler, comte de San-Marcel.

SAN-MARCEL.

(à Torval)
M'y voilà. Sans détour souffrez que je m'exprime.
Le vif ressentiment, qui contre vous m'anime,
Prend sa source, Torval, dans ma conviction
Que ce sont vos conseils, votre indiscrétion,

Cachés sous un dehors de fausse bonhomie,
Qui me privent eux seuls de la main de Lucie.

TORVAL (avec dignité).

Pouvez-vous m'accuser de tant de fausseté ?
Avec peine j'ai vu notre rivalité;
Mais je puis affirmer qu'aucun moyen indigne
Ne me vint à l'esprit, et je croyais ma ligne
Trop droitement tracée, ou trop visible à tous,
Pour m'attendre en ce jour à recevoir de vous,
San-Marcel, mon parent, un aussi grand outrage.
Je sais que le dépit vous dicte ce langage.
Je n'en accuserai que votre orgueil blessé,
Et vous regretterez un discours insensé ;
Vous sentirez vous-même à quel point il m'offense,
Quand, chez vous, le sang-froid suivra la violence.

SAN - MARCEL (avec colère).

Voyez-vous, vos grands mots ne m'abuseront pas,
Et, sans perdre de temps en de plus longs débats,
(Avec amertume.)
Vous devinez pourquoi je viens, mon cousin George!

TORVAL (avec sang-froid).

Si vous venez m'offrir de nous couper la gorge,
Si c'est un parti pris, vous savez, San-Marcel,
Que je ne cherche ni ne refuse un duel.
Don Jodet par vos soins se trouve là sans doute?

SAN - MARCEL.

Oui ; quant à mon témoin nous le prendrons en route,
Et mon second témoin, notre ami le docteur,
Ainsi qu'il est d'usage en affaire d'honneur,
Est chargé d'amener pour vous-même un confrère.
(Ironiquement.)
Ces messieurs sont témoins à double caractère.

DON JODET.

C'est fort gai ! j'en réponds !

SAN-MARCEL.

Il aura des fleurets.

TORVAL (il sonne.)

(Hubert parait.)

Hubert, apporte-moi ma boîte à pistolets.

(Hubert sort et rentre aussitôt apportant une boite à pistolets qu'il présente à Torval.)

(A San-Marcel.)

Marchons ; sur le terrain on règlera les armes.

(Il passe les pistolets à don Jodet, qui les prend avec répugnance.)

DON JODET.

Un tel moment pour moi, je l'avoue, est sans charmes.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

HUBERT (seul).

Des pistolets, mon Dieu! que va-t-il se passer?
Je frissonne et je tremble.--Hélas! mon pauvre maître,
Il va se battre. — Non, non, je suis fou, peut-être
N'est-il que le second de ce jeune élégant;
S'il en était ainsi, je serais bien content!
— Mais c'est invraisemblable, hélas! et je m'abuse;
A cette illusion ma raison se refuse;
J'ai beau dans ma cervelle ici me démontrer
Que c'est un jeu cruel, je ne puis pas douter.
Comment réussirai-je à tromper la tendresse
De celle qui devait devenir ma maîtresse,
Et qui, la joie au cœur, va bientôt revenir?
Oh! je lui dirai tout, je ne sais pas mentir;
Mais je crois les ouïr, elle et son digne père.

(Entrent Lucie et le colonel.)

SCÈNE VIII.

LUCIE, LE COLONEL, HUBERT.

LUCIE (frappée de l'air inquiet d'Hubert).

D'où vous vient donc, Hubert, vous si gai d'ordinaire,
Ces traits bouleversés, cet air d'anxiété ?

HUBERT.

Voici, je le crains bien, la triste vérité :
Senor comte en rentrant, ma chère demoiselle,
A trouvé son cousin.

LUCIE.

Oui, je me le rappelle.

HUBERT.

Ainsi que don Jodet, revenu brusquement,
Comme s'il se passait un grave événement.

LUCIE (avec vivacité).

Et puis, et puis, Hubert? je suis toute tremblante...

HUBERT.

J'ai d'abord entendu la voix haute, éclatante
Du senor San-Marcel, je crois, et puis Monsieur
M'a demandé sa boîte à pistolets.

LUCIE (avec accablement).

Malheur!...

HUBERT.

Ensuite ils sont sortis, et suivant l'apparence,
Ils se battent tous deux en ce moment, je pense.

LUCIE (à son père).

San-Marcel! quand Hubert l'a nommé devant moi,
(Dans les pressentiments j'eus toujours confiance)
Je n'ai pu retenir un mouvement d'effroi;
Ainsi, sans deviner qu'en son extravagance

Il venait ce matin dans le projet sanglant
De provoquer Torval, j'ai senti cependant
Un serrement de cœur, qui m'était une preuve
Que m'attendait du sort une cruelle épreuve.

(En ce moment Hubert court vivement vers la porte et revient précédant Torval qui entre le bras en écharpe, suivi de don Jodet.)

SCÈNE IX.

Les Précédents, TORVAL, DON JODET
et le Colonel.

LUCIE. (Elle pousse un cri et en même temps se précipite vers Torval.)

Torval!... il est blessé!

HUBERT.

Oh! mon maître!

TORVAL.

Merci !

Colonel, ma Lucie, (à Hubert.) et toi, mon vieil ami,

(Le congédiant doucement.)

Va, laisse-nous.

(Hubert sort.)

SCÈNE X.

Les Précédents, moins HUBERT.

TORVAL (s'adressant à Lucie).

Rien, une égratignure.

LUCIE (lui touchant le bras).

Ce n'est rien, n'est-ce pas? je veux en être sûre.

Il n'était que trop vrai! l'adversaire était lui?

L'odieux San-Marcel?...

DON JODET (interrompant).

Oui, certainement, oui.

Qui voulez-vous qu'il fût?

LE COLONEL.

Ah! le fat sans cervelle.

Morbleu ! s'il était là...

DON JODET.

Bon ! une autre querelle !

Encor, sur nouveaux frais, s'aligner sur le pré

LE COLONEL.

Sans doute il y viendrait , et là , bon gré mal gré !

DON JODET (contrefaisant le Colonel).

Oui, nous verrions beau jeu !

LUCIE.

Calmez-vous, mon bon père.

LE COLONEL.

C'est qu'aussi, mon enfant, j'étouffe de colère.

TORVAL.

Oublions tout cela.

(Entre Hubert.)

SCÈNE XI.

Les Précédents, HUBERT.

HUBERT.

Pour le seigneur Jodet
On vient de me remettre à l'instant ce billet.

(Il donne une lettre à don Jodet.)

DON JODET.

Il est de San-Marcel.

LE COLONEL (interrompant).

S'il veut une autre affaire,
Je suis son homme, moi.

DON JODET (regardant le Colonel).

Quel charmant caractère!

(S'adressant à Torval et à Lucie.)

Je lis à haute voix.

(Lisant.)

« J'ai reconnu mes torts
« Quand j'eus blessé Torval. — Je ferai mes efforts
« Pour que ce cher parent tout à fait me pardonne. »

TORVAL (interrompant).

C'est déjà pardonné.

DON JODET (poursuivant).

« De l'aimable personne
« Qui va s'unir à lui j'implore grâce aussi,
« Et veux, en bon cousin, devenir son ami.
« Mais, en conscience, il faut que ce jour me punisse,
« Et je m'immolerai.

(Don Jodet fait un geste d'effroi.)

Je me ferai justice.
« Puisque de m'établir on dit qu'il est urgent,
« Je me résigne à faire un mariage d'argent. »

(Don Jodet s'interrompant.)

A la bonne heure !

(Don Jodet continue.)

« Et vais chez mon homme d'affaires
« Qui me garde un beau choix de riches héritières.»

TORVAL (tendant la main à Lucie).

Et nous, bien plus heureux, montrons à notre tour
Le consolant tableau d'un hymen plein d'amour.



LE

MOINE RÉGICIDE

LE

MOINE RÉGICIDE.

Ces vers étaient déjà sous presse
Quand un horrible événement
Vint faire d'un jour d'allégresse
Un jour de deuil et de tourment.

Des jeunes mères la Patronne
Attendait la fille des Rois ;
D'*Atocha* la sainte Madone
Réclamait ses antiques droits.

Suivant le solennel usage,
La Reine venait célébrer
Sa délivrance, et rendre hommage
Au Dieu que l'on doit adorer.

—◇—

Tout à coup *Merino* s'avance,
Ce moine aux traits sombres et durs,
Vers la Reine il rampe et s'élance,
Tel qu'un serpent, le long des murs.

—◇—

Il tend un placet à la Reine
Et s'agenouille au même instant,
L'acier meurtrier qu'il dégaîne
Est bientôt retiré sanglant.

Au cri de douleur d'Isabelle,
Les assistants sont accourus,
Leurs sentiments d'amour pour elle
Par le danger se sont accrus.

⟡

Dans ce tumulte la Princesse
Tombe des beaux bras de *Povar* *,
Mais, prompt à servir la faiblesse,
Un guerrier l'emporte à l'écart.

⟡

Dieu ne permit pas que le crime
Fût suivi d'un succès affreux,

* Madame la marquise de Povar, dame d'honneur de la Reine, renommée par ses grâces, portait sur un coussin la petite princesse des Asturies.

Et bientôt l'auguste victime
Sortit d'un état périlleux.

⟡

Ce Dieu qui daigna la défendre
Et préserver son cher enfant,
A la santé vient de la rendre
Comme au peuple reconnaissant.

⟡

Puissions-nous voir, avec le traître,
Périr la révolution,
Pour ne plus jamais reparaître
Devant notre indignation !...



TABLE

TABLE

FIN.

TOURS. — IMP. MAME.



